

LE SAINT, LE PUISSANT ET LE BÂTARD

L'histoire des Carolingiens est un grand exercice de manipulation de l'information ou plutôt un des premiers exercices de communication politique. Dans les sources de l'époque, l'univers carolingien s'apparente à celui de héros sortis des profondeurs de la forêt germanique. Il véhicule la force et la bonté chevaleresque, l'environnement de l'Église et d'un monde paysan transformé. Figures paternelles, chaleureuses, fortes personnalités. Jamais période de l'Histoire n'a connu autant de publications. Dès l'époque de Charlemagne, on assiste à un grand exercice de mise en scène de la famille et des hommes. Les sources nombreuses sont toutes empreintes d'interprétations et de relectures. Ceci s'explique par un renouveau intellectuel spectaculaire, une véritable Renaissance dont le souvenir est conservé sous la forme populaire d'un Charlemagne inventeur de l'école et du marché hebdomadaire.

Ce mouvement voulu et encouragé par Charlemagne lui-même est, à l'origine, essentiellement d'inspiration religieuse. Il s'agit d'assurer aux clercs le minimum d'instruction nécessaire à l'accomplissement du salut universel des populations rassemblées sous la houlette paternelle de l'empereur-roi. L'idée de la famille se structure et se renforce à cette époque. La source d'inspiration est gréco-latine avec des maîtres venus de Grèce (Byzance) et de Rome. Aux générations suivantes de Louis le Pieux et de Charles le Chauve, les modestes objectifs initiaux sont largement débordés par un approfondissement qualitatif et la

capacité à produire des œuvres nouvelles¹. Les troubles des invasions normandes et sarrasines amènent, au X^e siècle, une troisième portée de cette renaissance qui s'épanouit autour des monastères de Fleury et des fondations ottoniennes².

LES ORIGINES D'UNE FAMILLE

S'il faut attendre Eginhard pour avoir une glorification des Carolingiens, c'est à Notker le Bègue († 912) que l'on doit, à la fin du IX^e siècle, un récit des Pippinides : « *il s'est fait un grand silence autour du souvenir de votre ancêtre très martial Pépin le jeune, à cause de la paresse de nos contemporains, et j'ai estimé qu'il était impie de taire toutes ses actions et de n'en point parler* ». L'honorabilité de la famille carolingienne s'inscrit comme souvent dans les familles, après coup, lorsque les héritiers ne paraissent pas être à la hauteur des attentes, de sorte que l'on ne sait jamais si la réussite tient du génie des personnes ou du hasard des circonstances. Quoi qu'il en soit, elle est l'œuvre du grand Eginhard, ami et conseiller de Charlemagne. L'entreprise menée pendant un règne de 46 ans méritait un chancre après la mort de son principal héros aux origines franques ou germaniques suivant les lieux et les époques. À l'instar d'un Hugues Capet, rien ne prédit une longue et heureuse destinée que les légendes au cours des siècles, de part et d'autre du Rhin, vont embellir. Car Charles est un homme des frontières... On en fait remonter le lignage d'abord au très controversé Charles Martel, vilipendé jusqu'au règne de Charlemagne. Ce « Karl », pour en souligner l'ascendance germanique, est un bâtard, honni de sa belle-mère qui l'a fait enfermer mais dont il parvient à échapper des geôles. Sans moyens, il est contraint pour récompenser ses fidèles bavarois d'usurper les biens des saintes églises. Cette légende noire, par un retournement de l'art du scriptorium monastique, se transforme en celle du défenseur de la Chrétienté à Poitiers contre l'envahisseur

1. Un symbole matériel de l'importance de cette renaissance carolingienne est fourni par le volume brut de la production littéraire rassemblée dans la patrologie latine de Migne avec 8 tomes pour le VIII^e siècle et 32 tomes pour le IX^e siècle.

2. P. Riché, *Abbon de Fleury. Un moine savant et combattif*, Turnhout, 2004.

musulman. Ce truand, imposteur et usurpateur, obtient la rédemption et la rémission de ses péchés par cet acte de piété.

Néanmoins, pour corriger cette fâcheuse impression, on se penche inévitablement sur son père Pépin II dont le coup d'éclat est de renverser à la bataille de Tertry en 687, l'hégémonie de la Neustrie. Cette réussite traduit la fin d'une monarchie mérovingienne, héritière de Rome, à laquelle l'Église a réussi à faire adopter les principes de l'universalité. Ce régime du principat s'appuie sur le réalisme pragmatique de la gestion efficace de multiples domaines ruraux retenus entre Rhin, Meuse et Moselle et sur le réseau des alliances matrimoniales. La prédominance du monde méditerranéen s'achève au profit de la mer du Nord et de l'axe rhénan. Ce régime politique nouveau n'en respecte pas moins l'autorité sacrée des rois descendants de Clovis. La puissance et la force de Pépin repose sur son armée et son contrôle de l'administration. Le pape doit alors répondre clairement à la question des délégués : qui dispose légitimement du pouvoir ? Mais à l'interrogation portant sur l'*Auctoritas*, le pontife répond subtilement par la *Potestas*. Rien n'est joué et il faut encore beaucoup de diplomatie pour conduire au sacre d'un couronnement légitime.

Ces événements restent marqués par l'ambiguïté et la violence politique. La mode généalogique qui se développe comme dans toutes les périodes de crises et de quête d'identité va conduire à remonter jusqu'à un évêque du début du VII^e siècle, Arnoul de Metz. Un comte élu et converti à l'issue d'une carrière civile, fondateur de basilique et de monastère prestigieux à Metz. Il est le père d'Ansgisel, qui épouse Begga, la fille de Pépin de Herstal dont le fils Grimoald promu maire du palais tente de s'emparer du pouvoir, sans succès.

Cette construction généalogique des savants tend à montrer que l'œuvre de Charlemagne est affaire de longue haleine. C'est l'élaboration d'une prédestination pour justifier une légitimité de substitution à des hommes considérés comme incapables. C'est ainsi que naît à l'époque carolingienne la légende des « rois fainéants ». Le thème devait être exploité politiquement pour témoigner de la régénération de l'Europe par une famille choisie et inspirée par Dieu. Là aussi, des actes politiques forts apparaissent pour la mise en scène royale. Ce cheminement à

rebrousse-poil de l'histoire nous permet d'en saisir la construction, il convient maintenant d'en vérifier le bien-fondé.

METZ, PORTEUSE D'UN EMPIRE

La légende d'une famille est aussi celle d'une ville. La cité prend toute son importance à partir de l'époque mérovingienne lorsqu'en 576, Grégoire de Tours la mentionne comme capitale de l'Austrasie supplantant ainsi l'antique Trèves¹. Cette évolution est due à Sigebert qui au printemps 569 épouse la belle et célèbre Brunehaut, fille du roi des Wisigoths d'Espagne. Fortunat chante en vers une belle ville étincelante, née à la confluence de la Moselle et de la Seille, « *joyeuse de voir les poissons l'assiéger* » et son « *terroir charmant porte de riantes campagnes printanières, là des champs travaillés, ici des roses; au loin des coteaux vêtus de vignes ombreuses. La variété le dispute à la fertilité. Ville doublement fortifiée, que ceignent un mur et un fleuve...*² ». La présence politique au sein de la cité lui assure un essor économique et démographique, traduit par de multiples fondations d'églises. On y observe, trait d'union dans la légitimité impériale à venir, une basilique extra-muros dédiée à saint Remi qui baptisa Clovis.

Néanmoins, en 590, la ville est ravagée par le duc Andovald mais va se rétablir avec le retour de la paix civile au début du VII^e siècle. Sa destinée, entre 614 et 630, est confiée à Arnoul. Une vie rédigée par un moine contemporain nous laisse un témoignage de première importance sur cet aristocrate de la haute noblesse franque connu pour son intelligence, son excellente mémoire mais aussi ses aptitudes militaires. Sa charge de *domesticus* – intendant des fiscs royaux – s'étend sur 6 comtés et lui confère une autorité indiscutable sur une province entière. À l'époque de Charlemagne, Paul Diacre va même enjoliver son union et renforcer sa légitimité légendaire en précisant que son fils « *Anchisus (Anségisel!), provient d'Anchise, père d'Énée qui*

1. Trèves était une des capitales de l'Empire à la fin du III^e siècle face à la Germanie alors que Metz est un carrefour de voies romaines: Lyon-Trèves et Reims-Strasbourg.

2. M.G.H.AA. IV, p. 65-66. *Carmen III*, 13, V. 1-17.

vint jadis de Troie en Italie; car le peuple des Francs selon une ancienne tradition tire son origine de la race troyenne », ouvrant ainsi la porte à une belle légende : car ayant refusé sa part d'héritage pour la laisser aux pauvres, son père lui aurait prédit qu'il recevrait plus que ce à quoi il avait renoncé : à savoir le *Regnum Francorum* !

La réalité politique que laisse entre-apercevoir, en 613, le pseudo-Frédégaire est moins idyllique. Brunehaut est à Metz pour y faire avaliser une nouvelle régence sur l'un de ses petits-fils Sigebert. Arnoul associé avec Pépin l'Ancien à la tête du parti austrasien contribue à l'arrestation de la reine-mère. Clotaire II lui fait concéder le siège épiscopal mais, plus encore, lui confie, en 623, une sorte de régence sur son jeune fils Dagobert nommé dans le royaume austrasien. Il ressort de cette longue carrière pleine de remous politiques, un Arnoul, modèle du fonctionnaire du roi et homme de Dieu qui trouve son inspiration dans l'idéal ascétique monastique dont rêvent les réformateurs carolingiens. La glorification de l'évêque intervient, dès 659, peu après sa mort avec le transfert de ses reliques dans une basilique consacrée aux Saints-Apôtres au sud de Metz par l'évêque Goericus, en une sorte de vision missionnaire et où des miracles ne tardent pas à se produire. La sépulture devient la nécropole des Pippinides puisqu'y sont enterrés son fils Chlodulf, Drogon fils de Pépin et de Plectrude, Hildegarde la première femme de Charlemagne, deux filles de Pépin III et deux filles de Charlemagne. La basilique prend le nom de Saint-Arnoul et reçoit de nombreuses dotations foncières. Paul le Diacre donne ensuite tout l'éclat nécessaire aux successeurs d'Arnoul sur le siège épiscopal jusqu'à Chrodegang, autre grande figure du monde carolingien.

Au fil du temps, la cité va trouver un nouveau prestige en se substituant à Trèves, cible des critiques de Boniface contre le « *vocatus-episcopus Milo et ejusdem simili* ». Metz curieusement apparaît préservée des désordres du temps et joue un rôle pilote dans la réforme de l'Église et de l'État carolingien. L'homme phare est Chrodegang qui avec diplomatie s'appuie sur Rome et la royauté franque tout en se défiant de ses collègues dans l'épiscopat qu'il doit réformer étape par étape. Pertinemment, Chrodegang va se trouver investi des marques du pouvoir avec le titre et le pallium d'archevêque, signe visible de ses réussites diplomatiques

indiscutables qui lui font assumer la direction des affaires religieuses du royaume franc.

La liste des 35 églises stationnales illustre la relation apostolique privilégiée avec Rome mais aussi le rayonnement de la ville en Austrasie, en Aquitaine et en Provence. C'est donc une véritable capitale depuis le VI^e siècle qui bénéficie de la bienveillance des dotations pippinides et de leurs affidés à travers le *Regnum* tant pour les églises que pour les fondations monastiques comme Saint-Pierre-aux-Nonnains ou Saint-Arnoul. Au total, le grand nombre des églises et des monastères a constitué l'infrastructure nécessaire à la mise en œuvre de la réforme de l'Église tant au niveau de la liturgie que de la piété active. Metz, sans doute épargnée par la désorganisation sacramentelle et institutionnelle de la première moitié du VIII^e siècle, témoigne d'une continuité religieuse sur laquelle s'enracine le monde carolingien avec la *Regula Canonorum* qui façonne la vie des clercs et instaure la liturgie romaine.

LE PRESTIGE D'UN SAINT : ARNOUL DE METZ (580-630)

La vie est écrite par un témoin oculaire, moine de Remiremont et compagnon de Romaric. Le personnage d'origine aristocratique témoigne de capacités intellectuelles remarquables dont la formation est confiée au duc Gondulfe, conseiller royal et *rector palatii* de Childebert. Cet entree fait rentrer Arnoul au service du roi d'Austrasie, Theodebert, dans lequel il montre très tôt de grandes aptitudes administratives et militaires et épouse Begga, fille de Pépin. Si Paul Diacre cherche à renforcer le prestige de la famille par la croyance dans les origines troyennes des Francs en attribuant à l'un de ses fils le nom d'Anchise, la réalité germanique des fils est bien là avec les noms d'Anségisèle et de Chlodulfe.

Parvenu à l'âge de sortie du *cursus honorum* , la ville de Metz se tourne vers lui pour l'élire évêque par acclamation. Cette vision idyllique est corrigée par le pseudo-Frédégaire qui note que Brunehaut, à Metz en 613, s'efforce de faire reconnaître le jeune Sigebert de Neustrie, fils du défunt roi Thierry, contre l'avis du parti des Grands austrasiens

emmenés par Pépin et Arnoul. Ce dernier joue donc un rôle certain dans l'éviction de la vieille reine et il n'est pas impossible que Clotaire II lui en ait su gré en le nommant évêque de Metz après 614. Ces événements politiques ne peuvent cependant exclure qu'Arnoul ait lui-même hésité sur sa destinée, attiré par l'idée d'une retraite monastique éventuelle à Lérins. En 616, le testament de Bertrand du Mans témoigne de relations avec Arnoul qui continue de cumuler les fonctions de *domesticus*, de *palatinus* et d'*episcopus*. Il intervient dans l'arbitrage du différend entre Clotaire II et son fils lors du mariage de Dagobert en 625/26 à propos de biens en Austrasie et il est toujours présent au concile de Clichy en 626.

Fatigué par les pressions répétées du pouvoir et lassé des rivalités politiques issues de la longue guerre civile, il envisage à l'instar d'autres fonctionnaires et évêques marqués par la spiritualité iro-franque de s'isoler lors des périodes de Carême. Il rejoint ainsi en lisière des Vosges à une vingtaine de kilomètres de Metz, Dodigny ou sur la Nied Chaussy. Son souhait de retraite n'en est pas moins retardé par Clotaire qui se refuse à lui trouver un successeur. C'est seulement en 630 qu'il obtient de Dagobert de se retirer au désert à l'instar de son ami Romaric dont la fondation d'Habendum – le Saint Mont – n'a cessé de prospérer, après la confiscation de ses biens par Brunehaut. Il passe ses dernières années dans les libéralités aux pauvres et l'accueil des malades auxquels il prodigue soins et conseils avant de décéder le 18 juillet 640. Son successeur Goericus/Abbo ramène ses reliques à Metz et les place dans la basilique d'une nécropole paléochrétienne dédiée aux Saints-Apôtres, qui prend ultérieurement le nom de Saint-Arnoul.

Metz, capitale de l'Austrasie, devient ainsi le centre d'un réseau de sainteté avec la « Memoria » d'Arnoul qui ne cesse de se développer au cours du VII^e siècle. Chlodulf, son fils et successeur sur le siège de Metz, souligne, vers 700, à travers les miracles de Gertrude de Nivelles, les liens avec la famille de Pépin I^{er} dit l'Ancien dont la fille Begga a épousé un second fils d'Arnoul, Ansegisel. D'autre part, Donat, un prêtre de Metz, rédige vers 784, une vie de saint Trond, évêque de Tongres et successeur de Remacle, dans laquelle il rapporte que le saint homme reçut sa formation à Metz de Clodulf. C'est de cette succession biologique et spirituelle que découle la gloire des Carolingiens.

Cette aura de sainteté n'en cache pas moins les soubresauts et les aléas de la politique. En effet, si Grimoald, frère de Gertrude et de Begga, a bien succédé à son père Pépin I^{er} à la tête de la mairie du palais, titulaire de biens immenses répartis entre la Frise, la Meuse et le Rhin, il ne se heurte pas moins à la rude concurrence d'un certain Otton, précepteur du jeune Sigebert III, du duc thuringien Radulf et d'autres. Au même moment, sa mère Itte, veuve, doit trouver refuge dans leur villa de Nivelles avec sa sœur Gertrude menacée d'enlèvement par le duc austrasien Adalgésil. L'une et l'autre n'ont la vie sauve qu'en se plaçant sous la protection de l'évêque Amand, opportunément nommé sur le siège de Tongres/Liège. La villa est transformée en un monastère doté de trois églises qui, avec la venue de quelques moines irlandais, devient un centre de rayonnement spirituel et d'éducation religieuse grâce aux livres venus d'Irlande et de Rome. Maëstricht, Nivelles et Metz sont dès lors les trois piliers de l'action des Pippinides, relayés par Stavelot-Malmédy et Cugnion dans la forêt des Ardennes. Grimoald dispose d'un réseau d'abbayes et de moines susceptibles de prier pour sa famille et ses entreprises.

En 656, à la mort du jeune roi Sigebert III, Grimoald se sent assuré pour tenter une sorte de « coup d'État » pour installer son propre fils sur le trône des Mérovingiens. L'affaire nous est relatée par un moine de Saint-Denis au début du VIII^e siècle. Sigebert, n'ayant pas d'enfant, a accepté de reconnaître et d'adopter – à la mode romaine – le fils de Grimoald auquel on donne le nom de Childebert et qui doit donc lui succéder (656-662). Cependant, la reine Hinnechilde (633-670) met au monde un garçon, nommé Dagobert II (652-679). Tout ceci remet en cause le plan de Grimoald qui, dans un premier temps, feint de prendre en tutelle le jeune enfant puis à la mort de son père, le chroniqueur nous dit qu'il le fait tondre et le confie à l'évêque Didon de Poitiers pour être emmené en Irlande. Il place sur le trône Childebert dit « l'Adopté ». Ce subterfuge qui brise les liens sacrés du sang suscite un profond trouble dans le *Regnum Francorum*, réveillant la méfiance et la susceptibilité des Neustriens de Clovis II (frère de Sigebert) qui appellent à la vengeance pour se débarrasser de Grimoald et de son fils. Ils font enfermer sa femme dans un monastère après l'avoir donnée à un certain Frodobert